

regards de nos navigateurs, ils voulaient aller les reconnaître, en examiner la topographie, étudier les mœurs de leurs habitans; et il était rare que l'on passât devant un de ces îlots sans y aborder, soit pour s'y livrer, pendant quelques heures, au plaisir de la chasse et de la pêche, soit pour y prendre une légère collation.

Un jour nos aimables et gais aventuriers se firent débarquer à la petite île de Grossa, qui n'est qu'un rocher d'un demi-mille de long, tout couvert de verdure. La fraîcheur du gazon, le murmure d'une source vive qui jaillissait sous des buissons chargés de fleurs odoriférantes, les engagèrent à s'y arrêter quelques tems. On résolut de dîner à l'ombre de ce petit bosquet. Ce parti pris, la marquise s'installa, son livre de croquis sur ses genoux, sous une tente qu'on lui avait dressée pour la garantir des ardeurs du soleil; et tandis que les gondoliers apprêtaient le poisson et débarquaient les provisions de bouche nécessaires aux besoins du jour, les hommes se dispersèrent dans l'île.

Pendant que chacun se livrait ainsi en liberté au plaisir ou à l'exercice qu'il affectionnait, la gondole, mal amarée, quitta le rivage et alla gagner la haute mer. Elle était déjà à plus de deux lieues de l'île quand on s'en aperçut. Comment faire? quel parti prendre? On ne pouvait raisonnablement pas songer à la ressaisir, et elle emportait des vivres pour une semaine; on était à 25 milles de Sabioncello, et aucun des îlots voisins n'était habité. On tint conseil sous la petite tente; et, pendant qu'on délibérait, un mouchoir de la marquise fut provisoirement hissé au bout d'une perche, pour donner signal de détresse. Le tems était magnifique; cependant l'œil se plus exercé ne pouvait découvrir au loin aucun bâtiment, aucune barque et le drapeau d'alarme flottait en vain. Le peu de vivres que l'on avait débarqué fut, malgré la sobriété générale, consommé promptement. Quelques bouteilles de vin soutenaient encore le courage de chacun; mais quand elles furent vides, l'espoir commença à manquer. On ne cessait de délibérer, et il n'y eut pas d'expédient que l'on ne proposât pour sortir de ce maudit îlot; mais presque tous étaient inexécutables. On avait songé d'abord à construire un radeau; mais le bois de l'île n'avait pas la grosseur du pouce. Lord Byron aurait pu gagner à la nage, l'île la plus proche, comme il avait traversé l'Hellespont; mais il n'en aurait été guère plus avancé, toutes les petites îles voisines n'étant pas plus habitées que Grossa.

On stimula en vain la sagacité des gondoliers par la promesse de fortes récompenses; on n'en obtint rien. Il fallut se résigner à souffrir toutes les horreurs de la faim et à mourir; les ressources étaient épuisées, tout était fini, il ne restait plus d'espoir. Tout-à-coup un des gondoliers, que l'on surnommait le Cyclope, parce qu'il était borgne, eut enfin une idée lumineuse. On avait apporté, à la fontaine de Grossa, un petit tonneau pour le remplir d'eau fraîche dont manquait Sabioncello; le Cyclope proposa d'arranger ce tonneau en nacelle, s'offrit d'y monter et de se confier aux flots dans cette frêle embarcation. Le projet parut excellent. On fit une ouverture au tonneau, on y attacha quelques bâtons pour servir de rames, le Vénitien s'y

blottit, et on le lança hardiment en mer. On le suivit des yeux aussi loin qu'il fut possible; mais bientôt un courant emporta le tonneau et on le perdit de vue. On savait que ce courant se dirigeait vers la terre-ferme, c'était d'un heureux augure. Le lendemain le batelier vénitien reparut dans une galère à 5 rames, chargée de vivres et de rafraîchissement de toutes espèces. Il était tems, car la société commençait à éprouver les angoisses de la faim. Le batelier raconta qu'après avoir été emporté par le courant il avait été entraîné sur la côte, auprès de Raguse, ayant fait ainsi une trentaine de lieues, en étonnant tout le monde par le genre singulier de son embarcation. Lord Byron récompensa généreusement le gondolier qui avait ainsi risqué sa vie pour sauver la sienne et celle de ses amis, et de retour à Venise, il lui acheta une gondole neuve qui, en mémoire de l'aventure, fut surnommée le Tonneau.

AFFAIRE BACHIQUE ET MUSICAL.

Le tribunal de police correctionnelle de Valenciennes vient de juger un procès assez plaisant.

Depuis long-tems l'harmonie qui régnait au sein de la société philharmonique de Condé n'avait été troublée que par quelque sons discordans, qui venaient sans doute de l'imperfection des instrumens, l'accord le plus parfait existait du moins entre les membres.

Ils avaient établi le siège de leur réunion au cabaret le plus fame de la ville. C'est là que, le mois dernier, rassemblés en famille, avec les Pots et Verres, ils préludaient aux symphonies qui devaient pendant la nuit, mettre en émoi toutes les notabilités du lieu, c'est-à-dire que, selon l'usage antique et annuel, il se disposaient à donner des sérénades au maire, à l'adjutant et au commissaire de police de Condé.

Un accident imprévu faillit, cette année, faire avorter ce louable projet. Une lanterne, couverte de papier huilé, était disposée dans le cabaret, pour l'expédition nocturne. Diverses partitions avaient été copiées à la main sur les faces transparentes de ce pupitre, et la lumière placée dans l'intérieur transmettait à chaque exécutant la partie qu'il avait à faire.

Les musiciens, réunis autour de la lanterne et les yeux collés contre ses patois illuminés: étudiaient leur sérénade, dans la plus paisible confiance. Au premier point d'orgue on fait une pause, on vide quelques verres à la ronde, et quel qu'un veut moucher la chandelle; ô perfidie! Une étincelle tombée par hasard sur une côtelette de poudre répandue au fond de la lanterne, grille la face des musiciens, et fait un (auto-da-fé) de la sérénade elle-même.

Les chants avaient cessé. On s'essuyait les sourcils et les yeux; on noyait la peur dans le vin, et bientôt altéré seulement de vengeance, on appelle à grands cris le coupable inconnu. Un buveur, qui se croit désigné par un coryphée, lui laisse tomber le poing à l'endroit où s'embouche la clarinette; le coryphée étouffe les soupirs, et attend patiemment le moment de se rendre devant le commissaire de police, auquel il glisse alors une plainte à la sourdine, en lui donnant sa sérénade. L'affaire a été portée à l'audience du tribunal de Valenciennes.

Le coupable du coup de poing a été condamné à un mois de prison; il a été reconnu qu'il n'était pas l'auteur de la dangereuse plaisanterie qui avait si sérieusement exposé les figures des membres de la société philharmonique de Condé.

Il paraît que le Rivage Africain a un puissant attrait pour les soldats mécontents de servir dans leur régiment; ils savent que tous ceux qui ont subi un emprisonnement sont en vertu d'un ordre supérieur, envoyés à Alger, aussi, pour y aller, ils viennent devant le conseil de guerre demander la faveur d'une condamnation. Dernièrement un

petit tambour, nommé Caron; se retira de l'audience furieux de l'acquiescement qui le renvoyait à son corps.

A la séance d'aujourd'hui comparaisait un vétéreran nommé Rivière, qui jeune encore, était au désespoir de ne pouvoir obtenir avancement dans la compagnie sédentaire dont il faisait partie. Plusieurs fois il avait demandé son changement; mais le capitaine, qui le connaissait comme bon militaire, tenait à le garder, Rivière conçut alors la pensée de se faire envoyer dans un des régimens qui sont à Alger; en conséquence, il vendit pour un sou une de ses chemises, et en fit lui-même à son Capitaine la déclaration, pour être traduit en justice.

Il a été, en effet, jugé par le conseil de guerre acquitté et envoyé non pas à Alger, mais à son corps. — GAZ. DES TRIBUNAUX.

FILOUX A PARIS.

Un apprenti bijoutier, porteur d'une caisse renfermant des bijoux qu'il devait remettre au bureau du contrôle, s'était arrêté sur le terre-plein du Pont-Neuf à jouer avec plusieurs de ses camarades. Il avait déposé près de lui sa petite boîte. Tout-à-coup un individu armé d'un fouet, vient jeter l'épouvante parmi les joueurs, qui se sauvent chacun de leur côté. L'inconnu prend la boîte et se dirige du côté de la Monnaie; en se plaignant de l'enfant, qui était parti de l'atelier depuis trois heures, et qui s'amusait à jouer au lieu de faire les commissions qu'on lui avait confiées. Ce langage fit croire aux assistans que le maître bijoutier venait de corriger son apprenti, de sorte qu'il s'est emparé ainsi d'une valeur assez considérable.

ECONOMIE RURALE.

Conservation et Produits de la Vache.

On a calculé la quantité de nourriture qu'une vache de taille moyenne exigeait, ce qu'elle en absorbait pour sa propre nutrition, et ce qui en était employé pour la formation du lait. Cette solution d'une certaine importance dans l'économie rurale, a beaucoup occupé les agronomes; voici les résultats obtenus d'après Meyer, Koppe et Schinée.

Une vache du poids de 300 livres, mange, par jour, 3 livres de foin, 8 livres d'autres fourrages ou légumes; ce qui fait une masse de 11 livres; elle absorbe pour sa nutrition spéciale 5 livres 37-100; pour la formation du lait 5 livres, 83-100; et elle produit en lait, par jour, 2 livres 50-100.

Une vache du poids de 400 livres mange par jour, 6 livres de foin, 8 livres d'autres fourrages ou légumes, en tout 14 livres. Elle absorbe pour son entretien 7 livres 50-100, pour la formation du lait 6 livres 50-100, et elle produit 3 livres 33-100. Si l'animal pèse 500 ou 600 livres, dans le premier cas il consomme, par jour, 10 livres de foin, 8 livres d'autres fourrages, en tout 18 livres; dans le second, 15 livres foin et 8 livres de fourrages, en tout 23 livres; le premier absorbe alors pour le soutien de sa vie, 9 livres 37-100 pour son lait 8 livres 63-100, et produit 4 livres 66-100; le second absorbe, pour s'entretenir, 11 livres, 25-100; pour le lait 11 livres 75-100, et il produit 5 livres 15-100.

Ces expériences comparatives peuvent être d'une grande importance pour les habitans des campagnes, et pour l'estimation des produits que peut fournir la vache.

Moyen d'éloigner les Fourmis et les Chenilles des Arbres.

Tout le monde connaît les dégâts que font souvent les fourmis sur les arbres fruitiers. Chacun de son côté s'épuise en recherches pour se débarrasser de cet insecte. Parmi les mille et un moyens, il en est que nous allons indiquer, et qui nous semble fort avantageux. L'expérience a démontré qu'un vieux morceau de corde imbibée d'huile et fortement goudronnée, dont on entoure le tronc d'un arbre, en chasse les fourmis. L'odeur les importune si vivement, celles qui sont déjà mou-